

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 8 (1879)

Heft: 4

Artikel: Genre épistolaire [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039712>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'éblouir le premier venu. Aussi l'homme, appuyé sur ce faux principe, conclut-il laconiquement : *Meurs donc !* Conclusion énergique et accablante, mais néanmoins illogique ; car en supposant vrai et bon le principe que c'est une sottise de faire du bien aux méchants, s'en suit-il qu'il faille tous les mettre à mort ? Ne peut-on pas les laisser ce qu'ils sont, surtout, comme c'est ici le cas, lorsque le serpent n'a pas été surpris en faute ?

Enfin, comme corollaire et en guise de péroraison, notre orateur termine sa harangue par ces mots :

« Ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. »

(A suivre.)

GENRE EPISTOLAIRE

(Suite)

La maladie ayant empêché le jeune *bachelier* de répondre à toutes les *causeries* de ses amis, il écrit enfin à l'un d'eux et termine ainsi, après divers récits pleins de belles et touchantes pensées :

« Pardonne-moi le décousu de cette lettre. Mon idée est tremblante comme mes genoux et ma voix. Priez Dieu pour que tout ceci revienne, je prierai pour vous demain matin en communiant. Je vous embrasse comme un frère en Notre-Seigneur. »

Un intime communique à Henri ses desseins et lui spécifie les moyens dont il veut se servir, à quoi le jeune Perreyve répond :

« Mon très-cher ami,

« Vous comptez trop sans la protection du bon Dieu, cher Monsieur l'abbé, et sans l'amitié de votre Henri. Remettez-vous donc,...

Le courageux Perreyve, après s'être chargé lui-même de la réalisation de l'œuvre dont on lui communique le plan et les moyens d'exécution, termine par ces paroles d'un ton aussi naturel qu'amical :

« Je vous embrasse avec joie, avec gaieté ; il est si rare de pouvoir montrer aux amis qu'on les aime vraiment ! C'est une faveur d'en haut. Adieu, adieu, il faut que je travaille ce soir pour réparer ce temps si bienheureusement perdu.

« Tout à vous. »

Pour les personnes sédentaires, rien n'a plus l'attrait que la promenade au milieu des campagnes, surtout si elle présente quelques beautés de la nature ; notre spirituel Henri, qui n'ignore pas cette disposition chez l'un de ses amis en particulier, dont

il demande une visite, commence par cette charmante description des lieux qui l'entourent :

« Mon bien cher Adolphe,

« Je connais une belle promenade, tout près de ma demeure ; elle suit longtemps un joli torrent, assez grondeur et mousseux aujourd'hui à cause des pluies d'hier ; insensiblement elle monte sur le flanc de la montagne et conduit vers la cascade du gros hêtre. Là se trouvent de beaux tapis de gazon, des ombres épaisses, une agréable fraîcheur même à midi à cause de la fine vapeur de l'eau... »

Cette belle promenade, ce joli torrent mousseux, ce gros hêtre près de la cascade, puis ces beaux tapis de gazon avec cette fraîcheur à midi même, en voilà-t-il assez pour déterminer promptement cet ami.

Mais Henri voulant faire disparaître toute incertitude continue :

« ... Et surtout cette sonore et grave harmonie de la cascade qui, embellie de mille façons par les chants des oiseaux et des insectes semble une belle basse d'orgue émaillée du contre-point fleuri. J'ai réservé cette promenade pour la faire avec vous. Prenez votre chapeau de paille, laissez vos livres, oubliez les compositions de vos élèves et mettons-nous en route. »

A un ami auquel Henri n'a pu répondre quand il l'aurait souhaité :

« Mon bon ami,

« Je te donne ma parole d'honneur que ta lettre du premier courant m'a fait tant de plaisir que j'ai cru y répondre sur l'heure... Un mois s'est cependant écoulé. Comment cela est-il possible ? Je n'en reviens pas moi-même. Le temps est un trompeur comme on ne peut en imaginer de plus adroit, et il vole notre vie sans même nous laisser la faculté de nous en apercevoir. C'est affreux, c'est indigne ! je suis en rage contre ces absurdes *rien du tout* qui occupent les heures que je voudrais consacrer à un ami, mais j'ai beau faire : avant d'arriver à une chose désirée, il faut passer par vingt choses indifférentes... »

La première lettre que le jeune abbé reçoit après son entrée à l'Oratoire de l'Immaculée-Conception, est celle d'un prisonnier à Sainte-Pélagie, qu'il avait visité quelquefois par charité, et à laquelle il répond :

« Cher Monsieur d'E...,

« Me voici donc prisonnier comme vous..., ni plus ni moins, car nos supérieurs nous ont supprimé les sorties. J'ai donc les ailes coupées ; ce qui me fait un peu souffrir, parce que, s'il y a une chose que j'aie aimé dans la vie, c'est la liberté — en théorie et en pratique. »

Puis Henri encourage le prisonnier par de belles et touchantes comparaisons à sa triste existence, afin de l'affermir toujours plus

dans la foi et le repentir dont il lui a fait preuve, et finit ainsi :

« Oubliez le monde qui vous environne, oubliez la terre ; vous êtes aux pieds, vous êtes sur le cœur de Dieu... Ah ! dites-moi, connaissez-vous dans l'univers un potentat qui soit maintenant plus grand que vous ?... Adieu, je vous envoie ces pensées, je tâcherai de le faire encore à l'avenir. Je suis très-pressé, j'écris à la hâte, pardonnez-moi la forme.

« Je suis votre frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A un ami qui paraît l'oublier depuis qu'il s'est fait prêtre :

« Mon bon ami,

« Tu m'as écrit, il y a quelque temps un petit mot, pour m'annoncer ta visite ; ce petit mot m'était plutôt destiné à la remplacer. Cependant tu ne me feras pas croire que, le dimanche, par exemple, tu n'aies pas assez de liberté pour venir une fois en deux mois voir tes deux anciens et *vrais* amis. Serais-tu du nombre de ceux que ma soutane va éloigner ? Il y en a comme cela, mais je n'avais pas compté que tu en ferais partie. »

Ensuite, lui ayant tendrement reproché sa froideur, son éloignement, il termine :

« Tu as le cœur assez noble pour accepter cette proposition *d'écrire tous les quinze jours* ; si tu ne le veux pas, dis-le moi franchement, je te resterai, malgré tout, dévoué et ami ; il est évident que je n'ai aucun droit sur ta conscience. Mais, si tu m'as compris, si tu es las des mensonges du monde, je m'offre, en acceptant d'avance tout ce qui m'arrivera. Je ne dis pas que je t'aime, ma lettre le prouve assez. »

Au R. P. Lacordaire ; à la fin de la lettre :

« Père, vous m'avez fait une promesse que je garde et que je vous rappellerai la prochaine fois parce que je n'ai plus de place. Sachez seulement que votre parole est engagée sur ce point, et tenez-vous prêt à lui faire honneur.

« Adieu, bon Père. J'ai bien ri de l'or que vous buvez (1) ; je ne m'étonne plus que vous dépassiez saint Jean Chrysostome. S'il pouvait se plaindre, il dirait que vous trichez et il aurait raison ; mais moi, je trouve que vous faites bien de donner plus de force à votre larynx avant même qu'il soit fatigué.

« Mais serait-il fatigué ? Dites-le moi.

« Adieu bon et cher Père ; vous savez combien je vous aime. »

Dans le cours d'une lettre à un abbé, Henrit dit :

« Je vous écris à travers les brouillards d'un jour pluvieux : il y a autant de brouillards et de pluie dans mon âme que dans le ciel. Vous me dites vos petites misères, que n'aurais-je pas à vous dire des miennes ? J'ai fait cent sottises cette semaine. Vous savez combien je suis maladroit dans certaines occasions.... »

(1) Voir les *Lettres à des jeunes gens*. Lettre LV.
(A suivre.)

